

La croix comme symbole

1. Une portée universelle

Une croix, c'est d'abord une figure géométrique de base, concrète ou non. Des objets peuvent être disposés en croix, c'est-à-dire avec deux éléments dont l'un se trouve placé en travers de l'autre. Si une croix est dressée, une barre est verticale, l'autre horizontale. La nature offre de nombreux exemples de croix, avec des intersections dont les angles peuvent avoir des valeurs différentes. Nous nous intéressons ici aux croix que l'homme crée, soit avec des matériaux, soit au moyen de l'écriture, soit encore au moyen de gestes. C'est une pratique universelle de former des croix, surtout de tracer des croix. On esquisse une croix sur un objet ou sur un document pour imposer sa marque. C'est une estampille, un sceau élémentaire. Ceux qui ne savent pas écrire leur nom signent un texte à l'aide d'une croix. Figure commode, qu'on distingue aisément, elle est à la disposition de tous.

Une figure aussi répandue et caractérisée ne pouvait manquer de susciter la réflexion et l'imagination... Il y aurait beaucoup à dire sur la portée symbolique de la croix, telle qu'on peut la rencontrer dans les folklores comme dans la littérature. Nous retenons la notion courante de « symbole », énoncée par les dictionnaires. Le Littré est fort simple : « figure ou image employée comme signe d'une chose ». Le Robert précise « ce qui représente autre chose en vertu d'une correspondance analogique », et prolonge : « Objet ou fait naturel qui évoque, par sa forme ou sa nature, une association d'idées spontanée (dans un groupe social donné) avec quelque chose d'abstrait ou d'absent¹. » Pour la croix, les associations d'idées n'ont pas manqué ! Pierre Erny signale qu'on y a vu, avec ses deux branches, « la jonction et la réunion en une unité d'éléments antagonistes :

¹ Pour un survol de la réflexion moderne sur la notion de symbole on peut consulter : B. DECHARNEUX et L. NEFONTAINE, *Le symbole*, 2^e édition, Paris, PUF, 2003.

tels que le haut et le bas, la droite et la gauche, la verticalité et l'horizontalité, d'où, sur le plan symbolique, le ciel et la terre, le masculin et le féminin, l'esprit et la matière, le dominant et le dominé²... » Le point d'intersection des deux barres a retenu particulièrement l'attention ; il devient un centre de rayonnement, et, si l'on inscrit des mouvements sur les branches, il est au départ ou à l'arrivée d'une action centrifuge ou d'un dynamisme centripète. Il devient aussi signe de tous les « carrefours ». On est allé jusqu'à y voir un principe d'organisation de l'univers ! « La symbolique universelle et chrétienne de la croix est extraordinairement parlante pour les hommes de toujours et de partout, tant au niveau conscient qu'inconscient³. »

a. *La croix dans le monde chrétien*

La croix occupe dans les Églises, très naturellement, une place de choix, une place telle qu'il est impossible de prétendre en rendre compte. Nous nous limitons à la dimension symbolique de mentions explicites et nous retenons quelques aperçus historiques qui font l'objet d'un large accord chez les spécialistes.

Il faut immédiatement noter ce qu'il y a de spécifique dans le discours chrétien. La croix n'est pas séparable, du moins en principe, d'un événement historique décisif, la Passion du Christ. Ceci dit, le rapport à l'événement et à celui qui en a été le héros douloureux varie grandement. Cet événement lui-même, et par conséquent l'utilisation symbolique de la croix, reçoit en premier lieu un fort éclairage de ce qu'est la crucifixion antique, supplice romain reçu des carthaginois, châtiment des esclaves ou des provinciaux non citoyens romains⁴. Dans ce survol, nous laissons de côté pour le moment l'Église du premier siècle telle qu'elle se reflète dans les écrits du Nouveau Testament. Très tôt, l'Évangile dépasse les frontières du monde juif et pénètre dans des cultures

² P. ERNY, *Le signe de la croix, histoire, ethnologie et symbolique d'un geste « total »*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 21. Dans son ouvrage *Les symboles chrétiens primitifs* (Paris, Seuil, 1961), J. Daniélou traite fort peu du symbole de la croix. Il situe par contre « la palme et la couronne », « la vigne et l'arbre de vie », « l'eau vive et le poisson », « le navire de l'Église », « le char d'Elie », « la charrue et la hache », « l'étoile de Jacob », « les douze apôtres et le zodiaque » et c'est seulement dans le dernier et bref chapitre « le signe du *tav* » qu'il évoque le signe de la croix, qui aurait porté au départ une autre signification que la référence au gibet du Christ, en raison d'un rapprochement avec la lettre hébraïque *tav* représentant Yahweh, le nom du Seigneur. Ce serait en milieu grec que la relation avec l'instrument de supplice aurait été assurée.

³ *Ibid.*, p. 122.

⁴ Voir en particulier M. HENGEL, *La crucifixion*, Lectio Divina 105, Paris, Cerf, 1981, p. 7-109 ; J. SCHNEIDER, art. « *stauros* », *Theological Dictionary of the New Testament* VII, p. 572ss ; C. SALLES « La crucifixion chez les Romains », *Le Monde de la Bible* 97, 1996, p. 6-8.

où le symbolisme de la croix sans référence historique est très présent, et on peut enregistrer des influences et des développements.

La littérature chrétienne ancienne, à partir du II^e siècle, offre d'amples méditations et spéculations à propos de la croix. On dispose sur ce sujet des divers travaux de J.M. Prieur, en particulier : *La croix chez les Pères (du II^e au IV^e siècles)*⁵, et *La croix dans la littérature chrétienne des premiers siècles. Textes choisis et traduits*⁶. Nous relevons les traits les plus saillants, en notant que la croix est parfois appelée « bois », et « signe », comme dans le Nouveau Testament⁷. Le champ couvert par Prieur est large : il ne se limite pas au courant souvent qualifié « d'orthodoxe », mais il inclut dans sa recherche des textes d'orientations différentes, en particulier des textes gnostiques.

En fait, la croix n'a pas été le signe de ralliement privilégié par les chrétiens dans les tout premiers siècles. D'autres symboles ont été préférés : le poisson et l'ancre (parfois, en Orient, l'ancre cruciforme, avec une barre transversale), éventuellement le pêcheur et le berger. L'association d'idées y paraît alors plus lointaine, ce qui pouvait être un avantage dans les temps de persécution⁸. À la croix se rattachent diverses images suggérées par sa forme, non pas celle de la croix latine, mais celle du *Tau* (T), dernière lettre de l'alphabet hébreu (comme le *ômega* grec, elle évoque la divinité), où la barre transversale est au sommet du poteau : d'où l'évocation de la mâture d'un navire, d'un joug, d'un étendard, de l'homme quand il étend les bras, des ailes d'un oiseau, etc⁹. Des rapprochements empruntent à l'Ancien Testament : les cornes d'un animal, le bâton de Moïse, l'échelle de Jacob, et tout ce qui est en bois. Quatre références sont les plus courantes puisqu'on les trouve chez le Pseudo-Barnabé, Justin, Irénée, Tertullien, Cyprien : le geste de Moïse élevant les bras (Ex 17.8-13), le serpent d'airain (Nb 21.8-9), « l'enfant qui a le pouvoir sur ses épaules » (És 9.5)¹⁰ et les mains de Dieu

⁵. J.M. PRIEUR, *La croix chez les Pères (du II^e au IV^e siècles)*, cahier de Biblia Patristica 8, Strasbourg, 2006.

⁶. J.M. PRIEUR, *La croix dans la littérature chrétienne des premiers siècles. Textes choisis et traduits*, Berne, Peter Lang, 2006.

⁷. J.M. Prieur (*La croix chez les Pères*, p. 193) cite un texte du *Contre Porphyre* de Méthode d'Olympe, dont il pense qu'il rassemble la plupart des images de la croix qu'on rencontre dans cette période.

⁸. Cf. J.-P. Caillet, « L'émergence d'un symbole » *Le Monde de la Bible* 97, 1996, p. 17-25.

⁹. Minucius Félix : « Pour le signe de la croix ; aucun doute : la réalité l'offre à nos regards dans le navire qui file avec ses voiles gonflées, qui glisse avec ses rames déployées ; un joug que l'on dresse, c'est également un signe de la croix, et de même un homme qui adore Dieu avec un cœur pur, les mains étendues » (PRIEUR, *La croix chez les Pères*, p. 168). La conclusion s'impose alors : la croix est présente dans des objets, dont se servent aussi les païens !

¹⁰. IRÉNÉE, *Démonstration de la prédication apostolique*, SC 406, 1995, p. 65 : « Quant à la phrase "le pouvoir a été placé sur son épaule" elle désigne allégoriquement la croix contre laquelle il avait son dos lorsqu'il fut cloué, car cette croix, qui fut un opprobre pour lui-même et qui l'est également pour nous à cause de lui, cette croix elle-même, dit le prophète, est sa souveraineté, autrement dit le signe de sa royauté.

étendues vers le peuple (És 65.2)¹¹. On pourrait encore mentionner, même si l'emploi est moins fréquent, l'arbre de vie de Genèse 2.9, les quatre fleuves du Paradis, le bois porté par Isaac et le buisson qui retient le bélier par les cornes (Gn 28.12-13), ou même la structure secrète de l'univers¹². Il est possible et même probable que ces développements dépendent de collections de *testimonia*.

De nombreux auteurs anciens retiennent un lien avec la croix historique et le salut acquis par la mort du Christ, tout en développant librement la valeur du signe¹³. L'élément vertical de la croix suggère le rapport entre le haut et le bas, les réalités célestes et celles qui concernent notre monde¹⁴. L'élément horizontal se prête à plusieurs associations : la réunion des peuples, mais aussi la mise à l'écart des forces hostiles, ou encore la mesure de l'univers¹⁵. La croix étend des « bras » et donc, comme les branches d'un arbre ou les ailes d'une poule, elle protège. La place du crucifié sur le bois au-dessus du sol fait penser à la lutte contre les démons de l'air, et assure également au Christ une position élevée, centrale, au cœur du monde¹⁶. Prieur conclut toutefois que, pour la majorité de ces auteurs, la croix comme signe de Passion salvifique n'est pas au centre de la pensée théologique. On en fait plutôt un instrument de lutte contre les puissances démoniaques, à l'aide d'une imagerie guerrière, et d'établissement du règne du Christ. L'accent est sur la puissance de la croix. Cependant, chez Tertullien et chez Origène, la croix reste d'abord un scandale.

Dans son article « “Si vous ne faites ce qui est à droite comme ce qui est à gauche” ; crucifixion et renversement des attitudes dans la littérature chrétienne ancienne¹⁷ », Prieur a versé au dossier un fait singulier : « Plusieurs textes de la

¹¹. J.M. PRIEUR, *La croix chez les Pères*, p. 195.

¹². La croix est très présente dans la lecture des textes. Ainsi, pour Origène, le « signe de Jonas » (Mt 12.39) et le « signe du Fils de l'homme » (Mt 24.30) désignent la croix. C'est également vrai pour l'Ancien Testament. Tertullien (*Le Baptême* 9.2) voit dans le bâton plongé dans l'eau de Mara (Ex 15.25) l'idée que le bois de la croix a rendu salubre l'eau du baptême.

¹³. Certains documents de Nag Hammadi et des textes de Valentinien écartent l'idée que le Christ ait été effectivement crucifié et attribuent à la croix un autre rôle, par exemple celui de croix-limite entre le Plérôme et le monde créé (PRIEUR, *La croix chez les Pères*, p. 85).

¹⁴. L'élévation du Christ sur une croix et sur une colline a été perçue par certains, en restant dans le cadre terrestre, comme un témoignage : « Mais la cause essentielle pour laquelle Dieu a préféré la croix, c'est qu'il était nécessaire qu'il fût élevé et qu'il fit connaître la passion de Dieu à toutes les nations, suspendu au gibet, bien en vue aux yeux de tous, plus élevé que les autres » (LACTANCE, *Institutions Divines* IV, SC 377, p. 217).

¹⁵. J.M. PRIEUR, *La croix dans la littérature chrétienne*, p. XXXV : « La croix suggère de multiples comparaisons : machine, charrue, joug, fouet, van, voilure d'un navire, étendard, arbre portant du fruit, ailes, limite, tau (T) ».

¹⁶. Chez Hippolyte, on peut parler d'une « croix cosmique » dans la mesure où elle affecte l'ensemble du monde créé, s'étendant dans les quatre directions.

¹⁷. J.M. PRIEUR « “Si vous ne faites ce qui est à droite comme ce qui est à gauche” ; crucifixion et renversement des attitudes dans la littérature chrétienne ancienne », *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses* 81/4, 2001, p. 413-424.

littérature chrétienne ancienne associent la crucifixion à un renversement d'attitude ou de l'ordre des choses, l'idée généralement formulée étant de faire droite ce qui est gauche, haut ce qui est bas, devant ce qui est derrière ». Une jonction est opérée entre la crucifixion de Jésus et celle de Pierre, qui, selon *les Actes de Pierre* (37 et 38), a demandé à être crucifié la tête en bas et en a fourni l'explication : c'est pour représenter le premier homme qui, « attiré vers le bas et ayant projeté son propre chef vers le bas, disposa toute cette figure de l'ordre du monde dans laquelle il indiqua comme de gauche ce qui est à droite et de droite ce qui est à gauche, et inversa tous les signes de sa nature, de sorte qu'il jugea bien ce qui ne l'était pas, et bon ce qui en réalité était mauvais ». À l'appui de ces paroles, *les Actes de Pierre* font appel à un *logion* attribué à Jésus qu'on retrouve dans plusieurs écrits anciens (entre autres, dans *l'évangile de Thomas*, où il est plus développé, le *logion* 22)¹⁸ : « Si vous ne faites pas ce qui est à droite comme ce qui est à gauche et ce qui est à gauche comme ce qui est à droite, ce qui est en haut comme ce qui est en bas, et ce qui est derrière comme ce qui est devant, non, jamais vous ne connaîtrez le royaume. » Suit un appel à la conversion, à monter spirituellement sur la croix de Christ. Ces exhortations représentaient une invitation à refuser la dualité au bénéfice de l'unité, à passer d'une situation négative (la gauche, le bas, derrière) à une situation positive (la droite, le haut, devant). Il revenait alors au Christ de redresser l'ordre des choses. Irénée de Lyon est nettement plus sobre quand il résume le message du Christ en croix en ces termes : « montrant en lui-même la hauteur, la longueur et la largeur... rassemblant par l'extension de ses mains les deux peuples vers un seul Dieu¹⁹ ».

Il faut prendre en compte le fait que, dans les premiers siècles, la visée apolo-gétique domine. On doit répondre aux Juifs et aux païens qui critiquent le message chrétien, particulièrement le culte d'un crucifié. D'où, chez beaucoup, la tendance à minimiser l'aspect scandaleux de la croix, à se contenter de méditer sur la croix en tant que telle et à rechercher des symboles en dehors du rôle du Christ lui-même²⁰. Quelques auteurs évoquent même une croix qui se déplace, accompagnant Jésus, à laquelle on peut s'adresser (*Actes d'André*) et qui peut s'exprimer (*Évangile de Pierre*).

¹⁸. Évangile de Thomas, *logion* 22 : Jésus leur dit : « Lorsque vous serez (de) deux Un, et que vous serez l'intérieur comme l'extérieur et l'extérieur comme l'intérieur, et le haut comme le bas, et afin que vous soyez le mâle comme la femelle Un unique, afin que le mâle ne soit pas mâle, et la femme ne soit pas femme... ».

¹⁹. *Démonstration de la prédication apostolique*, A. ROUSSEAU trad., SC 406, 1978.

²⁰. « À l'égard des païens, Justin découvre des allusions à la croix dans les mythologies et chez les philosophes comme Platon » (B. SESBOÛÉ, « Le mystère de la croix », *Le Monde de la Bible* 97, 1996, p. 15).

Le lien entre la Passion et la croix se relâche au quatrième siècle, lorsque, sous l'Empereur Constantin, le christianisme acquiert le statut de religion officielle. La croix devient, non plus un supplice scandaleux mais plutôt un signe de triomphe ; on la rattache au pouvoir impérial et au monde militaire. On connaît le fameux épisode de la vision de Constantin *hoc signo vinces*, « par ce signe tu vaincras », rapporté par Lactance. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le « signe » n'est pas la croix, mais une autre figure christique, un monogramme composé des deux premières lettres du nom grec du Christ *Chi* et *Rho* (*Christos*) ; la notion de triomphe est bien présente. Deux autres événements du quatrième siècle ont eu un retentissement certain : la découverte de la « vraie » croix du Christ, à Jérusalem, par Héléne, la mère de Constantin, en 330, et l'apparition d'une « croix lumineuse dans le ciel » au-dessus du Golgotha en 350. À partir de là, se développent deux courants : la recherche de reliques et la valorisation considérable de la croix, jusqu'ici signe d'infamie et de mort, devenant emblème de lumière et de victoire. On croira, par exemple, honorer le Christ en produisant des croix serties de pierres précieuses. La croix sera représentée au milieu des étoiles, comme se surimposant à leur ronde. Un autre développement est significatif : la croix comme arbre de vie en croissance. Dans certaines représentations, de la croix jaillissent des branches formant un arbre qui dispense la vie, en référence à l'arbre de vie du jardin d'Éden.

Pendant longtemps, c'est la croix nue qui est restée le symbole cher aux croyants. C'est assez tardivement qu'on a des images du Christ lui-même sur la croix ; jusqu'ici on répugnait à le montrer mort sur cet instrument de supplice. La croix devient alors visuellement rattachée au drame du Calvaire par les crucifix et diverses représentations. Le monachisme diffuse dans tout l'Occident les Christs en croix²¹. Le Moyen âge verra le théâtre populaire multiplier les scènes de la Passion, l'établissement de chemins de croix et l'érection de calvaires aux carrefours.

On ne peut guère éviter de faire mention du « signe de croix », c'est-à-dire la représentation gestuelle de la croix. La pratique, ancienne, porte plutôt l'idée de bénédiction : « Le signe de croix comme rite d'autosignation au sens d'une bénédiction donnée à soi-même ou comme rite de consécration d'autres personnes ou d'objets pour les bénir ou en éloigner le mal est enraciné au plus

²¹. Cf. M.-Ch. SEPIÈRE, « Du VI^e au IX^e siècle, le Christ apparaît sur la croix », *Le Monde de la Bible* 97, 1996, p. 26-29.

fort de la conscience chrétienne et dans les usages populaires du milieu chrétien d'Afrique du Nord de la seconde moitié du deuxième siècle, comme en témoigne Tertullien²². » Au départ, il s'agissait d'un petit geste (marquer le front d'un signe), propre à ne pas éveiller l'attention des autorités. Le signe prendra de l'ampleur à partir du quatrième siècle, et des questions se poseront : direction du geste, de droite à gauche ou l'inverse, disposition des doigts, paroles d'accompagnement impliquant un symbolisme varié. Erny relève « l'exubérante richesse et en même temps l'arbitraire des spéculations théologico-pieuses auxquelles le signe de la croix peut donner lieu²³ ». On constate, en France et dans plusieurs pays, une certaine désaffection à l'égard de ce rite où la piété rejoint si facilement la superstition et la magie. Mais ce n'est pas vrai de toutes les traditions catholiques ou orthodoxes.

b. La croix dans le Nouveau Testament

Le regard porté sur le Nouveau Testament provoque un véritable soulagement. Le symbolisme de la croix est bien présent, et il n'est pas pauvre, mais on est frappé à la fois par la sobriété et la focalisation sur l'essentiel.

Il y a plus de 20 mentions de la croix dans le Nouveau Testament, auxquelles il faut ajouter trois références au « bois ». On rencontre le sens premier, concret : un objet bien connu dans l'Antiquité (*stauros*). Le terme peut désigner, en fait, deux objets : à côté de la croix au sens global du terme, composée de deux éléments superposés, il s'applique parfois seulement à la barre transversale (*patibulum* pour les romains) dont le supplicé devait se charger en se rendant au lieu d'exécution. Selon cette coutume, Jésus devait porter cette lourde poutre (Jn 19.17), mais les évangiles synoptiques rapportent qu'on a contraint un certain Simon de Cyrène à secourir un Jésus affaibli et à la porter derrière lui (Mt 27.40 ; Lc 15.21 ; Lc 23.26). Cependant, le mot désigne surtout le sinistre appareil dans sa totalité, sur lequel les malheureux condamnés agonisaient, attachés ou cloués, généralement bras étendus : *Après l'avoir cloué sur la croix, les soldats se partagèrent ses vêtements en les tirant au sort, puis ils s'assirent pour monter la garde* (Mt 27.35 ; cf. Mc 15.24 ; Lc 23.33 ; Jn 19.18). Sur le Golgotha, il y avait, en réalité, trois croix, comme le précisent Luc et Jean (Lc 23.33 ;

²² P. ERNY, *op. cit.*, p. 64.

²³ *Ibid.*, p. 102. Déjà, Chrysostome s'est élevé contre la superficialité des pratiques : il a « vitupéré contre le signe de croix qui devient pure habitude quand il est exécuté de façon mécanique, sans penser à ce qui est en jeu, à chaque fois qu'on passe un seuil, trébuché, entre dans le bain ou allume des lampes ... » (ERNY, *op. cit.*, p. 114).

Jn 19.18), une pour Jésus et deux pour des malfaiteurs. La simple proximité de ces trois gibets place déjà la croix du Christ sous un certain éclairage : elle est à côté des autres, à leur niveau, et réduit ainsi celui qu'elle porte au rang des réprouvés, des méprisés, et des « coupables ».

L'autre appellation concrète, « le bois », s'attache au matériau employé, mais a surtout un arrière-plan sur lequel nous reviendrons. Le sens concret de croix et de bois s'impose dans plusieurs passages, surtout dans les évangiles (auxquels on peut ajouter Col 2.14), et il n'est pas nécessaire d'y rechercher une valeur symbolique : Mt 27.32, 40 ; Mc 15.21, 30,32 ; Lc 23.36 ; Jn 19.17, 19, 25, 31. Toutefois, les évangiles, où prévaut cette portée concrète, connaissent aussi un sens dérivé dans quelques paroles de Jésus : Matthieu 10.38 et Luc 14.27 ; 16.24 ; Marc 8.34 ; Luc 9.23 ; 14.27. Dans ces textes, il s'agit de « la croix du disciple », mais en rapport direct avec celle du Christ.

Le plus souvent, l'objet s'efface derrière le symbole. La valeur attribuée au terme est parfois largement déterminée par le contexte immédiat. C'est le cas des paroles de Jésus que nous venons de signaler : le parallélisme avec l'expression « perdre sa vie » ou « détester sa vie » ne laisse aucun doute sur le sens à donner à la croix du disciple. De même, en Philippiens 2.8, l'expression « la mort de la croix » situe cette dernière au point le plus bas de l'abaissement du Christ serviteur. Dans une ligne proche, on peut citer Hébreux 12.2 : « il a supporté la croix ». La formule de Colossiens 1.20 « par le sang de sa croix » a vraisemblablement une connotation sacrificielle bien qu'il s'agisse plus de réconciliation globale et d'ordre cosmique que de rédemption. Indirectement, la précision de Colossiens 2.14 « en le clouant à la croix », bien que l'action soit subie par « l'acte accusateur », renvoie au rôle d'instrument du châtiment élevé sur une colline, et souligne son caractère de démonstration ostentatoire, qui devient en la circonstance proclamation de victoire (« il a livré les principautés et les pouvoirs en spectacle »).

Voici les directions majeures du symbolisme de la croix repérables dans le Nouveau Testament.

– En premier lieu, dans la ligne des conceptions de l'époque, mais aussi en référence à l'événement central que promet le Nouveau Testament, est associée à la croix l'idée de *supplice*. La croix signale une mort, mais pas une mort ordinaire : un maximum de souffrances volontairement infligées, souffrances à la fois physiques et morales. C'est ce que suggère Philippiens 2.8

« obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix » (*hupèkoos mechri thanatou, thanatou de staurou*) où le *de* grec a une valeur emphatique, intensive (BAG 1) ; la même idée s'exprime encore plus clairement en Hébreux 12.2 (*hupemeïnen stauron aïschunès kataphronèsas*) « il a enduré la croix, méprisant la honte ». Ce supplice, totalement injuste pour ce qui concerne Jésus, démontre en même temps la responsabilité des hommes, en particulier celles des autorités religieuses et politiques, sur qui pèse la faute d'un véritable crime, comme le rappelle le livre des Actes (*Vous l'avez livré et supprimé en le faisant crucifier par la main des impies* ; 2.23,36 ; 4.10).

– La croix est un *scandale*. Le scandale naît, en ce qui concerne Jésus, de la distance entre le supplice, le plus humiliant qui soit, et les prétentions non seulement du supplicié mais de ses disciples qui en font un événement religieux majeur, une victoire pour Dieu, et entonnent un concert de louanges. Il y a scandale pour les Juifs, reconnaît Paul, certainement pour l'avoir ressenti lui-même avant sa conversion : *Les Juifs crient au scandale* (1 Co 1.23). Non seulement, pensent-ils, ce petit prédicateur itinérant a osé se dire prophète, envoyé de Dieu, « Fils », mais il a offert ce spectacle dégradant, la pire des exécutions. Paul va jusqu'à trouver non seulement normal, mais nécessaire qu'il y ait scandale ! Il ne veut pas édulcorer son message pour l'éviter : *Si je prêche encore la circoncision ... le scandale de la croix a disparu !* Pour les croyants, il y a, certes, des scandales à éviter, des attitudes et des paroles qui blessent (Rm 14.21 ; 1 Co 10.32 ; 2 Co 6.3), mais pas celui-là, qui est au cœur de l'Évangile. Cette façon dont Dieu a agi en Christ ne peut que heurter les certitudes et l'orgueil des hommes !

– Pour les païens en particulier, la croix est une *folie*, déraison plutôt que scandale. Les chapitres 1 et 2 de la Première aux Corinthiens insistent sur ce point : *La parole de la croix est folie pour ceux qui périssent*. Certes, dans la mythologie gréco-romaine les divinités connaissent toutes sortes d'aventures, passent par les plus rudes épreuves²⁴. Mais choisir un crucifié comme divinité placée au centre du culte, c'est une totale aberration ! Pour Paul « la sagesse du langage vide la croix du Christ de son sens » (1 Co 1.17) ; si l'on fait confiance à la sagesse humaine, apanage d'une élite qui s'exprime habituellement dans un

²⁴. Dans les cultes à mystères, on rencontre la mort et le retour à la vie d'une divinité, à laquelle on doit s'attacher. La distance reste grande par rapport au message chrétien. « L'extraordinaire rareté du thème de la crucifixion dans la tradition mythologique, même à la période hellénistique et romaine, montre la profonde aversion du monde littéraire pour cette peine, la plus cruelle de toutes », (HENGEL, *op. cit.*, p. 27).

langage recherché, la croix du Christ est rendue inutile. Le refus de la croix n'est pas seulement le fait des foules incultes, mais, l'apôtre le souligne, aussi celui des meilleurs parmi les païens : *Où est le sage ? Où est le scribe ? Où est le débateur de ce monde ?* (1 Co 1.19). L'incompréhension devant la souffrance et encore plus la mort humiliante d'un Dieu était si répandue que la solution a été cherchée par certaines branches de la chrétienté sous la forme de « l'apparence », l'apparence de la mort : le docétisme évacuait le scandale de la mort en croix et maintenait la notion d'un Dieu impassible²⁵.

– On en arrive vite au symbole central. La croix comme supplice porte et expose un mourant. Elle est symbole de *mort*. En territoire chrétien, elle « soutient » non pas un crucifié quelconque, mais le Messie, le Fils ! Après avoir signifié la mort pour ce crucifié exceptionnel (précédée d'une longue agonie ; *crucifié à cause de sa faiblesse* ou *dans la faiblesse*, 2 Co 13.4), la croix irradie la mort... Ceux qui s'attachent au crucifié sont atteints par la mort. C'est ce qu'enseigne avec force l'apôtre Paul : *nous avons été assimilés à lui par une mort semblable à la sienne* (Rm 6.5) ; *nous sommes morts avec Christ* (Rm 6.8). Cette « mortification » couvre un vaste domaine : c'est la crucifixion de la « chair » (Ga 5.24), la mort au péché (Rm 6.1), à la loi et aux fautes qu'elle désigne (Col 2.14 : *Il a effacé l'acte rédigé contre nous ; il l'a enlevé en le clouant à la croix*), au monde (*par la croix de notre Seigneur Jésus Christ, le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde* : Ga 6.14). À cette efficacité propre et déterminante doit correspondre l'acceptation du disciple appelé à « renoncer à lui-même », à mourir à lui-même, en « se chargeant de sa croix » (Mt 16.24 et parallèles).

– Elle représente un *châtiment*. En disant du Christ *il a lui-même porté nos péchés en son corps sur le bois*, Pierre reprend les paroles d'Ésaïe 53.4,12, qui mettent l'accent à la fois sur les souffrances imméritées du Serviteur du Seigneur (« ce sont nos souffrances qu'il a portées ») et sur l'aspect de châtiment, du point de vue des hommes (« nous le pensions atteint d'un fléau, frappé par Dieu et affligé »), mais aussi comme élément majeur d'un plan divin de salut, v. 5 : *Il était transpercé à cause de nos transgressions, écrasé à cause de nos fautes ; la correction qui nous vaut la paix est tombée sur lui* ; v. 12 : *il a été compté parmi les transgresseurs, alors qu'il a porté le péché d'une multitude et qu'il est intervenu pour les transgresseurs*. Galates 3.13 situe clairement la croix par rapport à Dieu et à sa loi : *Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi en devenant malédiction pour*

²⁵. HENGEL, *op. cit.*, p. 28-35.

nous, car il est écrit : Maudit soit quiconque est pendu au bois. C'est la croix comme malédiction, forme extrême du châtement divin. Le texte de Deutéronome 21.23 y est repris dans les termes de la Septante : « quiconque est pendu au bois est maudit de Dieu » (*kekatèramenos hupo theou pas kremamenos epi xulou*). Ce même texte est à l'arrière-plan des expressions de Actes 5.30 ; 10.19 ; 13.29 (« pendu au bois » et « descendu du bois ») et même la formule de 1 Pierre 2.24 (« il a lui-même porté nos péchés sur le bois ») reçoit une empreinte du passage du Deutéronome. Cet arrière-plan associe la croix à un jugement divin. La malédiction divine qu'énonce le verset du Deutéronome portait sur un crime infâmant (« passible de mort »), et le souci était que le cadavre, exposé à la foule, ne reste pas « pendu au bois », longuement ; il devait être enseveli le jour même. Cette exposition attestait le déplaisir de Dieu, mais, la sentence exécutée, il n'y avait pas lieu de prolonger le spectacle et de « souiller le pays ». Paul (Ga 3.13) met à profit le formule de Deutéronome 23 précisément parce qu'elle déclare avec force le jugement divin sur un péché très grave, une désobéissance majeure à la loi. C'est l'occasion pour l'apôtre de mettre l'accent sur le fait que le Christ, également « pendu au bois », encourt la malédiction en tant qu'il prend la place de ses frères, les hommes pécheurs. En même temps, comme « il n'a pas connu personnellement le péché », il peut assurer la justification de ceux qu'il prend en charge : c'est ainsi qu'il nous a « rachetés ». La croix devient donc symbole d'un échange, d'un transfert, d'une libération par substitution. Comme le souligne L. Morris, elle rentre dans le domaine du légal, du juridique²⁶.

En raison de la mission confiée par Dieu et acceptée par le Christ en notre faveur, la croix est *voie de salut et de réconciliation*, réalisant l'union du pécheur avec Dieu et des hommes entre eux pour former un seul corps « en faisant la paix par lui, par le sang de sa croix » (Col 1.19-20 ; Ép 2.16).

– Un châtement accepté et ne correspondant à aucune faute personnelle démontre avant tout *un immense amour*. Le lien entre croix et amour n'est pas spécialement explicité en rapport avec les références directes à la croix, mais il est établi avec force par les contextes et des déclarations sous d'autres formes. Cependant, un texte mérite une mention particulière : la magnifique déclaration de Jésus rapportée en Jean 12.32 : *Pour moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi*. Il est largement admis que, chez Jean, les expressions à double sens ne sont pas rares, et que « l'élévation » est d'abord

²⁶ L. MORRIS, *The Cross in the New Testament*, Exeter, Paternoster Press, 1965, p. 382ss.

élévation sur la croix, puis, comme un prolongement du même mouvement, élévation dans la gloire céleste de l'accomplissement. L'attraction sur les hommes qu'implique ce double aspect est certainement la force de l'amour qui se donne (« par ces paroles il indiquait de quelle mort il allait mourir »). Le même évangile fait état de cette observation de Jésus : *Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime* (Jn 15.13).

- La croix est *puissance*. Si la croix implique, à l'évidence, une extrême faiblesse d'homme condamné et supplicié, si Jésus a été, effectivement, comme un jouet entre les mains des autorités, il n'en est pas moins vrai que la croix est vue dans plusieurs textes comme une puissance. À première vue, il semblerait plus approprié de mettre la puissance du côté de la résurrection. Le texte de 2 Corinthiens 13.4, qui rattache la crucifixion à la faiblesse du Christ, place sa vie en contraste, mais discerne, globalement, l'intervention de la puissance de Dieu (*mais il vit en vertu de la puissance de Dieu*). En Éphésiens 1.20, la puissance est clairement liée à la résurrection : « Il a déployé sa puissance en Christ en le ressuscitant d'entre les morts... ». La distinction entre croix-mort et résurrection-vie est parfois soulignée, sous diverses formes. *Jésus Christ est mort ! Bien plus, il est ressuscité* (Rm 8.34) ; *livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification* (Rm 4.25). Philippiens 3.10 situe la puissance du côté de la résurrection du Christ, à côté de la communion aux souffrances. Mais quelques textes rattachent directement la puissance à la croix. L'épître aux Hébreux le fait très clairement : *pour réduire à rien, par sa mort, celui qui détenait la pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et délivrer...* (Hé 2.14). Selon Colossiens 1.20, l'œuvre de réconciliation universelle (terre et cieus) procède du « sang de la croix ». Paul relie la « puissance de Dieu », à « la parole de la croix » (1 Co 1.18), désignation de l'Évangile où la croix occupe une place centrale (au verset 24 du même chapitre, c'est le Christ qui est appelé « la puissance de Dieu »). Le passage de Colossiens 2.15, semble attribuer la victoire sur « les principats et les autorités », de même que « l'effacement » de « l'acte rédigé contre nous », à la présence du Christ en croix (« le clouant à la croix »). Il y a donc un aspect de

destruction, d'anéantissement, d'énergie mortifère dans la croix, mais, à côté, une énergie salvatrice et vivificatrice²⁷.

– La croix évoque-t-elle *la gloire*, comme on aimait, à partir du quatrième siècle, à le proclamer, en allant jusqu'à fabriquer des croix de grand prix ! Dans le Nouveau Testament, ce n'est pas manifeste, sauf quand la croix est unie à la résurrection et à l'ascension comme désignation globale de l'événement du salut. Toutefois, un texte retient l'attention : *Je ne mettrai ma fierté en rien d'autre que dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* (Ga 6.14). Cette déclaration de l'apôtre signifie-t-elle qu'il y a dans la croix un aspect de gloire que Paul aime à revendiquer (cf. 1 Co 1.31 où Paul cite la parole « que le fier mette sa fierté dans le Seigneur ») ? Cette formulation veut établir un contraste avec l'attitude et le message des adversaires judaisants « qui mettent leur fierté dans la chair » de leurs adeptes (6.13), démontrant ainsi leur zèle pour la loi et la circoncision. Mais on peut mettre sa fierté dans une réalité qui en elle-même n'a rien d'éclatant, du moins au jugement de beaucoup²⁸. En 2 Corinthiens 11. 30, l'apôtre avance une étrange « vantardise ». Par contraste avec « ceux qui se vantent de leur avantages humains » (11.18), et après avoir attesté qu'il pourrait lui aussi en présenter un certain nombre, il en vient à déclarer : « S'il faut s'enorgueillir, je mettrai mon orgueil dans ma faiblesse. » La croix, désignée comme titre de gloire et d'orgueil pour l'apôtre, reste avant tout un signe de faiblesse et de mort. C'est en tant qu'étape décisive d'un salut qui est, lui, glorieux qu'il peut s'exprimer ainsi. On pourrait formuler les choses autrement : la croix nous apprend qu'il y a une gloire que le monde ignore, une gloire différente, celle de l'amour qui s'oublie et se sacrifie, cette gloire que les disciples ont contemplé en Jésus « une gloire de Fils unique issu du Père, pleine de grâce et de vérité » (Jn 1.14).

²⁷ En fait, la « part » qui revient à la croix en Colossiens 2.15, n'est pas facile à déterminer. On a, en grec, une très longue phrase qui couvre les versets 13 à 15, avec trois verbes principaux « il vous a rendu à la vie » (*sunezôpoiêsen humas*), « il l'a supprimé » (*auto êrken ek tou mesou*), et « il les a publiquement livrés en spectacle » (*edêigmatisen en par-rêsia*) qui attestent le salut comme triomphe de la vie mais en passant par l'élimination d'une accusation et un « affichage » qui suscite le déshonneur et le ridicule. L'élimination est clairement rattachée à la croix. Pour le dépouillement des puissances adverses, c'est moins certain, mais le participe aoriste *apekûsamenos*, « ayant dépouillé », peut encore renvoyer au dynamisme mortel de la croix, préalable à l'exposition en public des vaincus. Reste la question de la portée du verbe *thriambeuô* et de la référence *en autô*. Pour ce dernier point, deux possibilités sont offertes : une référence au Christ ou une référence à la croix. Si on retient la deuxième solution, on obtient des traductions comme celles-ci : « en triomphant d'eux par la croix » ou « en les entraînant dans le triomphe de sa croix ». L'image du triomphe peut aussi être comprise de plusieurs manières ; celle qui convient le mieux fait des puissances hostiles les prisonniers qui suivent le char du général vainqueur acclamé par la foule. On a alors, à l'évidence, une démonstration de puissance qui, à la fois, terrasse les adversaires et assure le salut et la vie.

²⁸ P. BONNARD, *L'épître de saint Paul aux Galates*, CNT IX, Neuchâtel/Paris, Delachaux et Niestlé, 1953, p. 129 : « À la vanité des judaisants, Paul n'oppose pas l'idéal d'une existence sans gloire, sans joie ni assurance ; il lui oppose une *autre* gloire, fondée sur la croix de Jésus Christ... »

– La hideuse réalité de la croix peut même servir d'*exemple*, un exemple proposé aux croyants²⁹. C'est bien l'enseignement de Jésus lorsqu'il demande à ses disciples de se charger de leur croix. La même leçon est suggérée par l'exhortation de Philippiens 2.5 qui introduit le célèbre hymne christologique qui chante l'abaissement du Christ « jusqu'à la mort de la croix », avant son élévation : « Ayez entre vous les dispositions qui étaient (ou sont) en Jésus Christ ».

Conclusion

Compte avant tout pour nous « le langage de la croix » qu'honore le Nouveau Testament. Tout au long de l'existence du chrétien, il l'accompagne et lui redit l'essentiel. En un sens, on peut dire que la croix résume l'Évangile parce qu'elle en signale l'événement déterminant. « Se conduire en ennemis de la croix » (1 Co 3.18), c'est refuser l'Évangile. Le Nouveau Testament ne se perd pas en spéculations et en associations d'idées aventureuses. Toute allusion à cet instrument au service de la plus horrible des tâches nous ramène à l'événement central de la foi, dont dépend notre salut et la vie authentique. L'histoire du christianisme, par contre, témoigne de l'abondance désordonnée d'un symbolisme problématique. Quand les associations d'idées restent dans la ligne du message chrétien global et reçoivent une confirmation dans des passages explicites de l'Écriture, rien de grave n'est en cause, même si le discours paraît échevelé. Mais il y a avantage à s'inspirer de la sobriété dont fait preuve le Nouveau Testament. Cette modération n'exclut pas une riche densité qui s'offre jour après jour à notre étude et à notre méditation. La croix nourrit légitimement la parole de l'Église, orale ou écrite. Les représentations concrètes, croix en toutes sortes de matériaux et de dimensions, peuvent avoir une certaine utilité de rappel et de signe d'appartenance, mais présentent aussi le risque de la superstition et du recours à une sorte de magie. Les crucifix réalistes, loin d'échapper à ce risque, l'aggravent, et encouragent une fixation sur les souffrances et la mort d'un Seigneur maintenant ressuscité.

Devant la croix, nous pouvons dire avec l'apôtre : *la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes* (1 Co 1.25).

Samuel BÉNÉTREAU

²⁹. L. MORRIS, *op. cit.* p. 389-390.